

## Le *logos*, Benoît XVI et les Indiens

I – Tout ce qui est grand commence dans la grandeur. Alors que la soixante-neuvième Olympiade touchait à sa fin, ce qui dans notre calendrier correspond à l’an 501 avant notre ère, Héraclite sortit de sa cuisine. Il se couvrit de son manteau sous lequel il tenait un écrit au titre simple et immense, *Péri phuséon* ou *De la Nature*. Des témoins le virent se glisser dans les rues d’Éphèse en direction du temple d’Artémis. Là, dans le sanctuaire, il déposa son œuvre comme on dépose une offrande. Depuis lors, au cœur de l’Artémision, Artémis garde le *logos* d’Héraclite. Il n’y avait pas de meilleur lieu, en Ionie, où déposer le livre. En effet, la parole fragmentée d’Héraclite a été conservée ; la déesse nous l’a transmise.

La grandeur ici, c’est justement le *logos*, parole ou mieux discours. Mais pas n’importe quel discours. Tout discours, toute parole ne participe pas de la grandeur héraclitéenne. C’est ce que dit Héraclite. Chacun de nous parle, raconte, dit, énonce et chacun de nous, aussi, bavarde, proclame, jacasse et parle pour ne rien dire. Non, ce qu’inaugure Héraclite (à la suite de quelques paroles sensées, mais différentes, prononcées avant lui par les Sages de la Grèce), c’est un certain type de discours, pas commun à tous les mortels. Un discours à l’écoute de la raison des choses. Tous autant que nous sommes, nous avons la parole, seuls quelques uns entendent le *logos*.

Héraclite est le premier à avoir reconnu le *logos* et, pense-t-il en écrivant son livre, il est le seul. Évidemment, l’Éphésien ne se fait pas que des amis en disant que rares sont ceux, s’il en est, qui, comme lui, ont accès à la grandeur du *logos*. Avec son *logos*, qui n’est guère partagé, Héraclite pourrait être taxé de snob ! C’est ce qu’on pense spontanément, au sujet de quelqu’un qui vous dit « Il est sage que ceux qui ont écouté, non moi, mais

le *logos* conviennent que tout est un » (Fr. 1 (50))<sup>1</sup>. Autrement dit, quand Héraclite parle de la nature des choses qui forment la nature, en disant, que « tout est un » (nuit-jour, bien-mal, montée-descente, lourd-léger, haut-bas, etc.), ce n'est pas tant qu'il parle, c'est surtout qu'il *écoute* le logos. Il se met à l'écoute de la raison. Or, tout le monde n'écoute pas le logos. On s'écoute parler, on écoute celui ou celle qui parle ; des paroles s'échangent, mais en tout cela on n'a pas écouté le discours vrai. On a bien entendu des discours, on n'a pas écouté le discours vrai. C'est là une affirmation qui, on le disait, n'est pas très aimable pour les gens qui s'expriment pour communiquer leurs préférences, pour dire ce qu'ils aiment et n'aiment pas, en un mot pour faire ce que nous faisons quotidiennement quand nous prenons la parole : exprimer et défendre nos opinions.

Justement, la grandeur d'Héraclite est d'avoir osé dire que « tout est un ». Ce qui est absolument contraire à l'opinion commune. Affirmer qu'il y a une unité du jour et de la nuit – ils sont un – n'est pas une affirmation que le sens commun accepte. Dire que la raison des choses est l'unité des opposés est en contradiction flagrante avec ce que l'on perçoit et comprend ordinairement des choses. Aussi, il y a un risque, voire un péril, à aller à rebours de l'opinion commune reçue. Celui qui dit autre chose que ce que dit la foule, ou bien est fou ou bien est sage. C'est pourquoi Héraclite invente la sagesse philosophique : il dit qu'il y a un autre discours que le discours connu du commun. Un discours – le *logos* – qui rend raison des choses de la nature, en énonçant la nature même de ces « choses ». Ce qu'elles sont, non ce qu'elles me semblent être à première vue. Il cherche à dire ce qu'elles sont vraiment en énonçant un discours vrai à leur sujet. Mais ce discours vrai (ou ce discours du vrai) n'est pas le discours d'un individu singulier nommé Héraclite. Car ce serait là un discours non-vrai qui énoncerait l'opinion singulière d'un individu nommé Héraclite. La sagesse philosophique, celle qui aime et désire le vrai (sans pour autant le posséder), cherche à s'élever au-delà des opinions pour reconnaître ce qu'il y a de véridique dans les choses, ou plutôt dans ce qu'on peut dire à leur sujet.

---

1. Héraclite, *Fragments*. Dorénavant indiqué : Fr. On trouvera les références bibliographiques complètes des œuvres citées en fin de volume.

De la part de l'homme Héraclite, il s'agit d'un acte absolument héroïque et fondateur. Héroïque, on voit pourquoi : il s'oppose à l'opinion commune des mortels. Ce qui n'est pas sans danger. Fondateur parce qu'il désigne et il nomme d'un mot – *logos* – la réalité sans laquelle il n'y a pas de vérité énonçable ou simplement désirable. Le *logos* c'est le *discours vrai*.

Certes, avant lui, il y avait bien eu des « Sages », mais nul d'entre eux n'a reconnu et nommé ce par quoi le discours vrai est énonçable – le *logos*. Cela dit, si les Sages étaient sages, c'est qu'ils étaient à l'écoute du *logos* – sans l'avoir nommé. En ce sens les Sages étaient certainement divins, par certains côtés. Car ils ne parlaient pas le langage de l'opinion commune. Pourtant, ils n'avaient pas su reconnaître et nommer ce par où et par quoi ils étaient pleins de sagesse. Quand Thalès tombe dans un puits (et y meurt – car il reculait, rapporte la légende moqueuse, en cherchant dans le ciel l'explication des éclipses), il explique comment il y a éclipse, mais il ne dit pas pourquoi il a su l'expliquer. C'est parce qu'il était divin sans doute qu'il sut expliquer les phénomènes célestes. Mais si vous n'êtes pas divin, et si vous ne vous mettez pas à l'écoute du *logos*, votre discours sera le discours de l'opinion – c'est-à-dire, à y bien voir, des sentiments personnels de celui ou celle qui parle.

Au demeurant, il n'y a pas de mal, comme on dit, à s'en tenir à l'opinion et à la défendre. C'est le lot de la quasi-universalité des humains. Après tout, la vie quotidienne est le règne de l'opinion : on parle le plus souvent avec la conviction que procure l'opinion que nous formons plus ou moins spontanément sur les choses et les personnes. Dans la cité, les opinions politiques et morales sont bien des opinions – des préférences fondées sur l'habitude, l'intérêt, la croyance, l'observation, l'élevage et le dressage des humains. De nos jours, plus que jamais sans doute, les opinions sont scrutées, examinées, sondées, espionnées. Les journaux, les télévisions, Internet, fabriquent, échangent, diffusent, développent et déploient universellement les opinions des uns et des autres, qu'ils soient acteurs, observateurs, producteurs, consommateurs, ignorants ou savants, maîtres ou esclaves !

Bref, la différence entre Héraclite, Thalès et les Sages est que lui, Héraclite, trouve dans ce qu'il nomme *logos* la raison du

discours vrai – sans être lui-même divin. Héraclite est purement et simplement humain, comme la plupart des mortels, à cette différence près qu'il fait cette découverte grandiose : il n'est ni divin, ni commun, il est philosophe. Il inaugure proprement la tradition de la sagesse humaine, celle qui s'énonce à partir de l'humaine raison, celle que Platon appellera « philosophie » et qui, à l'égal d'autres productions humaines, n'a pas toujours manqué de grandeur.

Telle est donc la grandeur d'Héraclite d'avoir découvert dans le *logos* l'élément originaire au sein duquel et par lequel la philosophie, comme sagesse humaine, s'est déployée des rives égéennes de l'Ionie jusqu'aux extrêmes nord et ouest de l'Europe, via le pourtour méditerranéen. Le *logos* a voyagé jusqu'à nous et, en compagnie de Polemos, le conflit – père de toutes choses selon Héraclite lui-même – nous a fait ce que nous sommes, des Européens. On ne dit pas que le *logos*, celui qu'Héraclite confia à la garde d'Artémis, est à lui seul l'élément germinal de l'Europe. Autrement dit, les Européens n'ont pas été nourris exclusivement de la version héraclitéenne du *logos*. Il y a eu des versions arrangées, remaniées, décalquées, on pourrait dire aussi des versions floues. Mais toutes ont leur origine dans l'offrande à Artémis. C'est comme si Héraclite ayant décelé la parole de raison, l'avait laissée pleinement disponible à ses successeurs philosophes (mais pas seulement eux, on le verra) pour qu'ils se mettent selon leurs temps et leurs lieux à l'écoute du *logos*. Ce que tous ne font pas.

II – On a remarqué tout à l'heure au passage que le philosophe Héraclite, malgré l'immensité de sa découverte ou plutôt à cause d'elle, pourrait bien avoir été pris pour un snob. D'ailleurs, on sait qu'il avait pas mal de mépris pour les gens normaux qui, selon lui, n'accèdent pas au *logos* ; il ne se sentait pas grand-chose de commun avec le commun ! D'où l'accusation de snobisme qu'on pourrait bien lui faire. Il est vrai qu'on n'est pas obligé de comprendre d'emblée de quoi parle Héraclite quand il dit « Sans intelligence quand ils [les gens] ont écouté [la parole vraie], à des sourds ils ressemblent ; le dicton témoigne pour eux : présents ils sont absents » (Fr. 3 (34)). Ils ne sont pas

seulement sourds, ils sont muets : « Ne sachant pas écouter, ils ne savent pas non plus parler » (Fr. 4 (19)). Sourds et muets, voilà ce que nous sommes, nous autres les gens normaux ! Assurément, cela ne leur plaît guère puisque leur conviction, précisément, est qu'ils sont normaux ! D'ailleurs, Héraclite ne parle pas seulement de ses congénères, les mortels. Il dit la même chose d'Hésiode, le maître du grand nombre : il ne voit pas que tout est un – jour et nuit. L'homme du commun peut donc se consoler en se disant qu'il n'est pas le seul à essayer la morgue apparente d'Héraclite et, généralement des philosophes.

Il faut bien reconnaître, en tout cas, que ceux-ci ne sont pas toujours faciles à comprendre. Pour la plupart d'entre nous, la philosophie est incompréhensible, car passablement mystérieuse. En effet, le philosophe est celui qui connaît d'autres choses que les choses connues du commun. Ou qui les voit et les connaît différemment. Héraclite s'affirmait différent et étranger. Et Socrate est accusé de snobisme par la multitude, qui ne le comprend pas – mais lui n'abdique pas son snobisme pour autant. Le philosophe est un étranger parmi les hommes : il voit d'autres choses, d'autres vérités que les vérités communes répandues dans la doxa et dans l'idéologie de l'époque. Comme Socrate, il peut même avoir un autre dieu (ou aucun) que celui de la foule ; raison pourquoi la foule se méfie de lui, se méfie de son étrangeté.

L'histoire de la philosophie est celle du snobisme philosophique : connaître une vérité autre que celle de l'homme du commun. Héraclite est celui qui inaugure cette position parce qu'il inaugure la philosophie proprement dite. Le *logos* est l'élément du snobisme philosophique. À la manière d'Héraclite, Socrate se distingue de la foule. Pour l'un comme pour l'autre c'est au-delà du sensible donné que se trouve le vrai. Ce n'est pas dire qu'on y accède en accédant à quelque « idée », c'est dire qu'il faut se livrer à une ascension philosophique au-delà des sensibles communs pour prétendre tenir un discours vrai. Le philosophe est celui qui dit : sors de ta caverne ! Il faut s'élever par la pensée hors du contexte particulier où l'on se trouve pour ne pas être victime des apparences ou de ses opinions, ce qui est la même chose. Et ce qu'on tient pour vrai ne l'est

généralement que pour un temps ; une vérité chasse l'autre. C'est bien ce que dit Socrate en disant qu'il sait qu'il ne sait rien. Il soupçonne avec raison que ce qu'il sait n'est rien au regard de ce qu'il y a à savoir.

Les philosophes (ceux, peu nombreux, qui méritent ce nom) savent qu'ils ne savent pas. Averroès : la vérité n'est pas communicable à tous ; Descartes : il faut douter de tout ; Spinoza : il y a différents genres de connaissance ; Kant : on ne connaît pas la chose en soi ; Marx : c'est par le détour de l'abstraction qu'on accède à l'historique concret, etc. Pour autant, le philosophe lui-même n'est pas snob. Ce sont plutôt les non-philosophes qui le snobent – ou lui font boire la cigüe. Les gens n'aiment pas trop que quelqu'un dans la cité en sache plus qu'eux-mêmes ; en tout cas, ils s'imaginent que le philosophe en sait plus long qu'eux. C'est pourquoi le philosophe est craint par la foule, car il l'intrigue. La place du philosophe dans la cité est hautement problématique : il est tour à tour admiré et méprisé ou banni, ou moqué (Diogène) ou esclave (Épictète) du prince, ou son bouffon, un faire-valoir qu'il contraint au suicide (Sénèque). Aristote s'enfuit d'Athènes afin, dit-il, que la cité d'Athéna ne commette pas sur lui un second crime. L'étrangeté du philosophe le fait craindre, en effet. On l'écoute jusqu'au moment où on le fait taire ; c'est alors qu'il doit fuir ou mourir (Socrate).

Quand la foule (qui parle par la bouche de ses accusateurs) reproche à Socrate son étrangeté, elle lui reproche son snobisme ; certes Socrate le revendique (il ne *cède* pas et ne lâche rien), mais cela ne signifie pas qu'il soit snob, moins encore qu'il veuille être snob. « Je sais que je ne sais pas » n'est pas une proposition snob, c'est un énoncé ironique et agaçant. C'est la foule qui le traite en snob et Socrate ne fait que la provoquer en réponse, par dérision. « Et voilà ce qui me perdra, si je dois être condamné ; ce ne seront ni Mélétos ni Anytos, mais la calomnie et la malveillance de la multitude » lui fait dire Platon dans son *Apologie*. La foule réunie en tribunal le craint parce qu'il parle différemment, elle craint qu'il ait un autre dieu que le leur.

C'est parce que la philosophie – *i.e.* le *logos* déployé par le philosophe – n'est pas intelligible d'emblée par tout le monde qu'elle est à la fois admirée et crainte. Elle est admirée et crainte,

aussi bien de la multitude que du prince ou de ses alliés. Le philosophe n'est donc ni prince ni du nombre. Il est bien étranger. C'est cette étrangeté-là qui le rend snob et qui constitue son discours, la « philosophie », en snobisme social.

C'est parce qu'elle n'a pas d'emblée sa place dans la cité – le philosophe et son *logos* doivent conquérir cette place – qu'il faut parler de snobisme philosophique. Tel est le paradoxe de la philosophie, la politique est toujours philosophiquement ordonnée car le lien politique-philosophie est constitutif de la cité. À y bien voir, c'est donc la multitude (qui ne comprend pas le *logos*) qui est snobe ; pour contourner la crainte/fascination que lui inspire le philosophe, elle le snobe. Elle le contraint (par la voix de ses meneurs et censeurs) à l'exil, au bannissement : Boèce, Abélard, Siger, Ockham, Marsile, Descartes, Hobbes, Spinoza, Voltaire, Rousseau, Marx, Patočka – ou au bûcher.

Je remarquais plus haut que le *logos* d'Héraclite, celui-ci l'avait laissé à la disposition de tout un chacun, pas seulement aux philosophes. Les théologiens vont s'en emparer et une religion – la chrétienne – en administrera l'avenir en nourrissant ses dogmes fondamentaux d'une version revue et corrigée du *logos* héraclitéen. Il est certain, d'ailleurs, remarquons-le d'emblée, qu'Héraclite n'y reconnaîtrait pas sa propre découverte. C'est ce que manifeste le christianisme qui, sous ce rapport, se révèle avoir été une arme inventée pour en finir avec le snobisme philosophique – en revendiquant une vérité pour tous, intelligible par tous et accessible à tous. À son commencement le christianisme, comme pensée, est d'abord vécu comme « philosophie » avant de se déclarer « religion ».

Un texte célèbre des *Actes des Apôtres* (chapitre 17) raconte en effet la visite de Paul de Tarse à Athènes. Ce voyage de l'apôtre est essentiel pour la constitution du christianisme et donne un argument de poids à ceux qui pensent que l'inventeur du christianisme, c'est lui. En se rendant à Athènes pour y prendre la parole, il est conduit par ses auditeurs devant l'Aréopage où siègent épicuriens et stoïciens. Il leur annonce une vérité philosophique dont les philosophes qui l'écoutent finissent par rire : un crucifié ressuscité d'entre les morts ! Sa démarche, à l'évidence sans résultat probant, vise néanmoins

plus ou moins consciemment à placer le christianisme (qui n'a pas encore ce nom) comme philosophie concurrente des autres philosophies : platonisme, ancien et néo, stoïcisme, épicurisme, etc. C'est pourquoi l'Aréopage accepte de l'entendre – quitte à se moquer finalement de la vérité de la résurrection. Certes, l'enthousiasme de Paul est celui que lui confère sa foi, mais l'élément conceptuel en lequel il s'exprime, lui qui vise la conversion de l'auditoire, est la philosophie, tout comme la langue en laquelle il parle est le grec.

La pensée chrétienne d'alors (qui ne se proclamera proprement religion qu'à la fin du deuxième siècle, à Rome) est une philosophie concurrente de la philosophie grecque, qui de fait se dresse devant celle-ci comme candidate au dévoilement de la vérité vraie. L'essentiel ici est, précisément, que cette philosophie-là s'adresse non à quelques-uns, mais à tous. Le christianisme est la philosophie de la multitude, face à la philosophie des philosophes. Le Christ est la vérité pour tous. Il suffit de *croire*. Pour autant, le christianisme « philosophique » ne revendique pas un savoir proprement dit, contrairement au philosophe qui possède seulement le savoir du non-savoir (Socrate : « Moi, au moins, je sais que je ne sais pas », ou Montaigne : « Que sais-je ? »). Il n'y a pas de vérité philosophique que connaîtrait le philosophe – celui-ci se limite à aimer la vérité, à la chercher, car il sait, on l'a dit, qu'une vérité chasse l'autre. Au contraire, le christianisme trouve, énonce et annonce la vérité.

Du coup, le snobisme philosophique est bel et bien vaincu. À la vérité quelque peu ésotérique du *logos* héraclitéen et de ses successeurs, s'oppose désormais une vérité exotérique, ou mieux, *publique*, celle de Jésus mort en croix.

Tel est le rôle, et la fonction, des apologistes (du deuxième siècle jusqu'à nous) : affirmer que les philosophes (surtout Héraclite, Socrate, Platon) ont eu une part de vérité, mais pas toute la vérité – une vérité qui est le fait du christianisme seul (de la révélation christique). Ils affirment que le snobisme philosophique prépare à la vérité révélée, il en est la propédeutique – une vérité qui est donnée par Jésus à tous les hommes dans l'acte même de sa mort et de sa résurrection. Ils caractérisent le *logos* héraclitéen et ses avatars comme une prénotion, une

préparation (quasi-évangélique) ; on va même jusqu'à dire (en ce temps comme dans le nôtre) que Platon était « chrétien » sans le savoir. Pour cette raison même, un chrétien se doit de respecter la philosophie des païens. Mais cette acceptation est une injonction, elle est sous contrainte, puisqu'elle conduit à une vérité plus haute que la leur : si vous êtes sur le chemin de la vérité (par les Grecs), alors il faut parcourir ce chemin jusqu'au bout, vous ne pouvez pas, en conscience, vous arrêter à mi-chemin, c'est-à-dire aux Grecs. C'est le prix à payer de la recherche de la vérité : le *logos* païen est le chemin qui mène au *logos* chrétien.

D'où la géniale invention chrétienne, l'arme redoutable élaborée par le christianisme naissant : le Christ-Logos. Les chrétiens opèrent ici un larcin capital et génial : là où pendant sept siècles, d'Héraclite à Épictète, le *logos* est l'élément du snobisme philosophique, c'est désormais un dieu mi-homme ou un homme mi-dieu, comme on voudra, qui *est* le *logos*. La philosophie chrétienne, autrement dit le *logos* pour la multitude, prend la forme d'une théologie du Christ-Logos dont le développement par le dogme et l'orthodoxie snobe pour une longue durée le snobisme philosophique lui-même devenu « païen » – à l'exception remarquable du « divin Platon ».

Dans le courant du Moyen-âge, en gros de Constantin (Édit de 313 suivi des édits de Théodose), à Charlemagne et par la suite, la philosophie d'origine païenne sera la « servante de la théologie ». La théologie met la philosophie entre parenthèses pour ainsi dire. Fermeture des Écoles philosophiques d'Athènes en 529. Multiples transferts des études : errance de la philosophie. Le philosophe devient philosophe errant. Provisoirement, la philosophie est vaincue parce que son élément historique – la culture grecque antique, d'Athènes à Rome – s'effondre.

Il faudra attendre les <sup>x</sup><sup>e</sup> et <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècles pour que renaissent le *logos* philosophique et la notion d'une vérité (philosophique) purgée de théologie (Abélard, Averroès), puis le snobisme philosophique des modernes Ockham, Marsile, Machiavel, Bacon, Gassendi, Descartes, Hobbes, Spinoza. Jusqu'à Hegel et Marx, Nietzsche, Heidegger et quelques autres. Nous verrons, le moment venu, comment s'élabore une pensée chrétienne au sein de

l'idiome philosophique. Sont alors élaborés des éléments fondateurs de la doctrine. Le cœur de cette élaboration est la doctrine du Christ-Logos dont, redisons-le, le *logos* héraclitéen n'est pas directement à l'origine, sauf par homonymie<sup>1</sup> peut-être, plus sûrement par le riche contexte mythologique et philosophique du temps. On y reviendra. Cependant, dès lors que la notion de *logos* est mobilisée pour structurer une pensée naissante, il ne pouvait se faire que celle-ci n'empruntât la conceptualité philosophique. Aussi, il est piquant de lire dans l'officiel *Dictionnaire de théologie catholique* (art. « Philosophie ») ce jugement porté sur la philosophie grecque :

« Le préjugé est très répandu que la philosophie grecque a donné à notre christianisme occidental une part énorme de son contenu doctrinal. Sans aller jusqu'à cette thèse monstrueuse, qui enlève à Jésus son rôle unique, beaucoup croient que la philosophie grecque avait préparé aux prédicateurs de l'Évangile des voies toutes tracées et des doctrines métaphysiques définitives. Les enseignements de l'histoire impartiale sont beaucoup plus complexes. Platon et Aristote, et même le néo-platonisme (qu'on pense à Denys l'Aréopagite !) ont été pour la pensée chrétienne des auxiliaires très précieux et, pour qui voit seulement le côté humain des choses, indispensables. Mais, d'un autre côté, ils ont été pour la religion de Jésus Christ souvent un obstacle ou un grave danger de déviations. Et tant s'en faut qu'ils ont apporté, sur les bases naturelles de la religion, des doctrines définitives, car ils avaient enseigné les plus pernicieuses erreurs. »

On sent ici flotter un parfum d'orthodoxie chassant l'hérétique. Certes, il n'a pas manqué au cours des premiers temps du développement de la pensée chrétienne d'auteurs bien intentionnés proclamant, parfois avec violence, le caractère totalement pernicieux de la philosophie païenne au regard de la vérité nouvellement révélée. Un certain Tatien, entre autres, s'est illustré dans ce genre. Mais ce n'est justement pas ce côté-là des Grecs que l'Église a retenu. Au contraire. C'est d'ailleurs

---

1. « LOGOS = discours, langage, langue, parole, rationalité, raison, intelligence, fondement, principe, motif, proportion, calcul, rapport, relation, récit, thèse, raisonnement, argument, explication, énoncé, proposition, phrase, définition, compte/compte » cf. B. Cassin (dir.), *Vocabulaire européens des philosophies*, art. Logos, Seuil, Le Robert, Paris, 2004.

pourquoi Justin, le plus décisif des apologètes, est un saint de l'Église catholique. L'accueil bienveillant et plus que les premiers apologètes (à commencer par Justin, donc) ont fait à la philosophie des Grecs est une source continuée au cours des siècles. Jusqu'à nous. Il suffit de lire *Foi, raison et université*, le discours prononcé par Benoît XVI à Ratisbonne le 12 septembre 2006 :

« Le Logos désigne à la fois la raison et la parole – une raison qui est créatrice et peut se donner en participation, mais précisément comme raison. Jean nous a ainsi fait don de la parole ultime du concept biblique de Dieu... Au commencement était le Logos ; et le Logos est Dieu, nous dit l'évangéliste /.../ La rencontre intime qui s'est réalisée entre la foi biblique et les interrogations de la philosophie grecque n'est pas seulement un événement concernant l'histoire des religions, mais un événement décisif pour l'histoire mondiale qui nous concerne aussi aujourd'hui. Quand on considère cette rencontre, on ne s'étonnera pas que le christianisme, bien qu'il soit né et ait connu un développement important en Orient, ait finalement trouvé son véritable impact grec en Europe. Nous pouvons aussi dire, à l'inverse : cette rencontre, à laquelle s'est ensuite ajouté l'héritage de Rome, a fait l'Europe et reste au fondement de ce qu'on peut appeler à juste titre l'Europe. »

Certes, Benoît XVI a en vue, ici, tout autre chose que la clarification des rapports de sa religion avec la philosophie grecque ; il pense aux « racines chrétiennes » de l'Europe. On reviendra sur cette affaire en temps utile. En attendant, il suffit de souligner que le passage du *logos* païen au *logos* chrétien s'opère à l'intérieur d'une problématique de l'assomption de la Vérité – si l'on peut dire. L'idée constitutive du discours chrétien (sous ce rapport) n'est pas de reconnaître l'utile grandeur de la philosophie grecque, mais de poser la dépendance de celle-ci vis-à-vis du Christ-Logos. On trouvera pareille dépendance pour le moins paradoxale car elle consiste à renverser l'ordre des choses : alors que la pensée chrétienne formule ses valeurs grâce au médium philosophique grec, et en dépend pour la formulation de ses dogmes, elle prétend l'installer sous sa souveraineté ! Il lui suffit de dire, comme le fait Justin non sans génie, que la philosophie grecque est, en sa vérité, une anticipation imparfaite du Christ-Logos. Du coup, ce qui est impliqué ici est que le *logos*

héraclitéen est en germe ce que le Christ-Logos est en acte. Si donc, la philosophie des Grecs est acceptée par la pensée chrétienne (moyennant quelques anathèmes et ajustements !) c'est parce que, pour un chrétien, elle en est l'annonce inconsciente, ou mieux la préparation.

C'est cela même que Benoît XVI annonce, sans trembler, lors d'un discours célèbre et bruyant prononcé à Aparecida, au Brésil, le 13 mai 2007 devant une foule abasourdie. Dans ce discours, il refuse d'admettre que :

« [...] l'annonce de Jésus et de son évangile ait comporté une aliénation des cultures précolombiennes ou cherché à imposer une culture étrangère... Sans le savoir, les Indiens cherchaient le Christ dans leurs riches traditions religieuses. Le Christ était le sauveur auquel ils aspiraient silencieusement. Avec l'eau du baptême... l'esprit saint est venu féconder leurs cultures, les purifiant et développant les nombreuses semences que le Verbe incarné avait mises en eux. »

La purification des Indiens par l'eau du baptême ajoute un chapitre nouveau à la longue transfiguration du *logos*. De rédempteur le *logos* se fait *logos* exterminateur. Les Indiens ainsi purifiés n'ont pas survécu à la purification. Ici, cynisme historique et renoncement moral ont leur source directe dans la tradition théologique deux fois millénaire fondée sur le larcin chrétien du Christ-Logos. De fait, il s'agit de la justification de l'extermination historique des Indiens par la thèse apologétique selon laquelle « ils cherchaient le Christ dans leurs riches traditions religieuses », à la façon dont, selon les premiers apologètes, les Grecs avaient ignoré que, pendant sept ou huit siècles, leur *logos* n'était que la préfiguration de ce qu'ils désiraient sans le savoir (ce dont témoignent leurs riches philosophies), c'est-à-dire le Christ-Logos.

Les multiples transfigurations et translations du *logos* n'ont heureusement pas toujours pris la tournure sinistre du génocide. Elles ont cependant toujours accompagné les soubresauts de l'histoire, à commencer par l'histoire de l'Europe et, par extension, celle de la planète. Si, comme on le verra, l'antienne rebattue des « racines chrétiennes de l'Europe » est à inscrire au registre mièvre de l'apologétique, il n'en reste pas moins que

la pensée et les traditions chrétiennes sont évidemment constitutives de la culture européenne, comme le sont le judaïsme et l'islam qui ne peuvent en être séparés. Or, ces piliers constitutifs de ce que nous sommes, nous autres Européens, ne seraient ni reconnaissables, ni compréhensibles en leur état sans l'élément intellectuel qui les pensent, la philosophie.

À vrai dire, celle-ci a été déterminée par l'histoire humaine de quelque vingt-cinq siècles. Guerres de conquête, de fondation et de destruction d'empires, de royaumes et d'États sont la matière de la philosophie. C'est à donner un sens ou une signification aux mouvements de cette matière que se sont employés les philosophes, ces acteurs du *logos*. En prenant en charge le bouleversement permanent des choses du monde, la philosophie s'est fondamentalement développée dans sa liaison constante avec la politique. Le *logos* philosophique est en son essence la pensée de la politique : il se déploie dans la cité et par elle. C'est pourquoi l'appropriation et la transfiguration du *logos* philosophique par une croyance religieuse, relève de la politique. Son devenir s'effectue et prend corps dans la cité, non dans les nuées. C'est dans ce royaume-ci que s'est développé le *logos* christianisé, non dans l'arrière-monde. Et c'est dans ce royaume-ci que son discours théologico-politique se fait entendre. Il résonne jusqu'à nous, via les Indiens d'Amérique.

L'ironie philosophique, parfois prise pour du snobisme, s'emploie à se tenir à distance du théologico-politique. Parfois elle s'y brûle les ailes, parfois elle se sauve sans le secours d'aucun autre *logos* que le sien propre.

